



Caracas, la joie de vivre !

Les valises
de Juan Carlos
Méndez Guédez
(**Métallié Noir**)

DONIZETTI, qui doit son prénom à un père fou d'opéra, est une sorte de journaliste, fonctionnaire, dans une agence de presse aux ordres du « Commandant », le grand leader. Falot, peu considéré, mal payé, il arrondit ses fins de mois grâce à de mystérieuses valises qu'il porte d'un coin du monde à un autre. D'un rendez-vous étrange à un autre. Un petit business tranquille, croit-il, d'autant qu'il est organisé par ses chefs, à l'agence.

Donizetti n'est pas le gars à se poser trop de questions. C'est prudent, au Venezuela, si l'on tient à sa vie. Et, quand une femme et son enfant sont assassinés en bas de chez lui, cela ne lui inspire rien d'autre qu'un détour pour déposer la petite à l'école. Bientôt, l'agence s'avère être un sordide lieu d'embrouilles ; le business se corse et Donizetti en prend plein la tête.

C'est là qu'il croise un vieux copain d'enfance, Manuel, aux gros biceps, aimant les garçons, ce qui n'est pas bien vu du tout. Tandis que Donizetti, mort de trouille, reprend le dessus, la rage au cœur à force d'observer les tordus qui grouillent autour de lui. Manuel le pieux – il croit à un tas de choses et de dieux – se trouve, malgré lui, embringué dans la sale histoire.

A eux deux, ils entreprennent de se venger. Gonflé, très périlleux et, surtout, pas gagné. Comme tout bon polar, ces « Valises », au-delà de l'intrigue prenante, donnent l'occasion de faire un tour, ici au Venezuela.

A lire l'auteur, ce qui s'y passe rendrait parano n'importe qui, tant il est facile d'y disparaître, de s'y faire massacrer, voire buter, dans l'indifférence générale. Alors, pour le moment, mieux vaut visiter le pays en tournant des pages qu'en y posant ses valises.

D. S.

● 366 p., 21,50 €. Traduit de l'espagnol par René Solis.